

Pierre Porchet

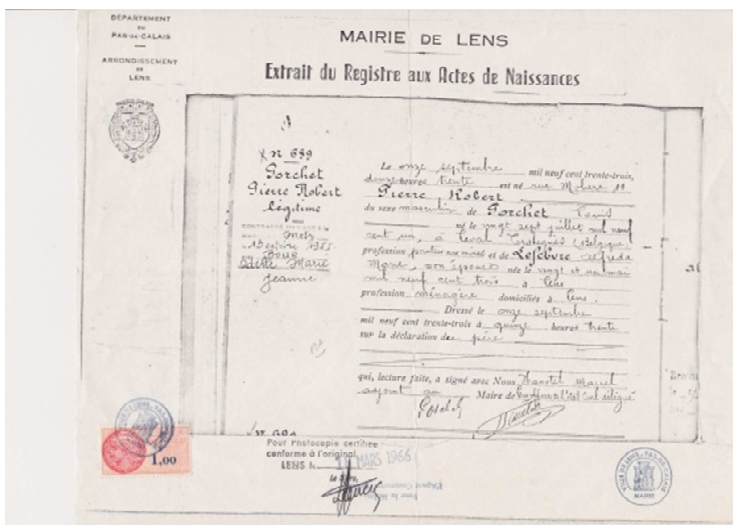
... Quelques mots en passant...

**Propos recueillis par
Alain Porchet**



« Le passé est un présent pour le futur »
André Malraux

Lundi 11 septembre 1933, naissaient à Lens, dans le Pas-de-Calais, deux garçons, ceux qu'on appellera « les jumeaux », Claude et Pierre. Le même jour, Louis Breguet présentait le BREGUET 521 ; c'était le premier vol du plus grand hydravion militaire construit en France. Un clin d'œil adressé, mais ils ne le savaient pas encore, à nos deux futurs aviateurs.



C'est l'histoire de Pierre, son itinéraire depuis son enfance dans le pays minier, à Lens, jusqu'à sa retraite prise en pays messin, après une carrière dans l'armée de l'air et une reconversion dans l'activité des assurances que nous allons suivre, avec quelques haltes marquées lorsque les événements auront plus de corps.

L'enfance de Pierre s'est déroulée dans les corons, fosse 9. Lens était à l'époque une ville moyenne de 33 000 habitants au cœur du bassin houiller et son activité d'extraction de charbon très importante. Pendant la Grande Guerre, la ville, située à proximité du front, avait énormément souffert. En octobre 1914, elle avait connu l'invasion puis, jusqu'en 1918, l'occupation, pendant laquelle elle avait été un centre logistique important pour l'armée allemande. Elle fut durant cette période très largement pilonnée par des obus de tous calibres dont un grand nombre n'avaient pas explosé et qui rendront la reconstruction dangereuse. Avant leur fuite, les troupes allemandes avaient noyé et détruit tous les puits de mines.



Lens et une grande partie du Bassin minier étaient presque totalement rasés. La ville, pour le calvaire enduré, avait été décorée de l'ordre de la légion d'honneur le 30 août 1919. Il faudra de longs mois pour nettoyer les décombres des munitions non explosées, puis pour entamer la reconstruction.





Lens dans les années 1930

A la veille de la seconde guerre-mondiale, le bassin produisait 32 millions de tonnes de charbon, 60% de la production et 40% de la consommation nationales. Ses cokeries fournissaient les 3/5 du coke français. Lorsque survint la guerre, 150 000 mineurs et 500 000 ouvriers et ouvrières de toutes professions travaillaient à renforcer la puissance économique de leur région et de la France. Reconstituée en 1925, après la destruction de la ville pendant la Première Guerre, la fosse n° 9 cessera d'extraire en 1960, l'extraction du charbon devenant trop coûteuse du fait de la profondeur et de l'étroitesse des veines. Tous les puits fermeront tour à tour, le dernier tenant jusqu'au début des années 90. Ce sera la fin d'une histoire longue de cent vingt ans.

L'histoire de la ville était en effet associée au charbon depuis qu'en 1842 on y avait découvert ce précieux minerai. Lens s'était développé alors en devenant le site le plus productif du bassin minier. La vie était toute entière régie par le charbon : les terrains, les corons, les écoles et les hôpitaux appartenaient aux Houillères Nationales. La ville était modelée par la mine et ses activités annexes (métallurgie, industrie chimique...). Le poussier et la brique la caractérisaient.

Que dire de cette jeunesse passée à Lens. En ce temps, on était peu disert sur les histoires de famille réservées au monde des adultes, sur les histoires du passé, aussi les souvenirs manquent-ils parfois de précision pour les « descendants » qui auront à cœur de se pencher sur leur histoire.

Lors de la venue au monde de Pierre, les parents, Louis Porchet et Alfreda Lefebvre, étaient mariés depuis 1927, trois enfants animaient déjà la maison.

Des origines modestes du côté paternel.

Du côté paternel, la famille s'était installée dans le Nord quelques années auparavant, vraisemblablement attirée comme tant d'autres par les possibilités de trouver un emploi dans les mines, une activité en plein développement. La famille Porchet était originaire du pays nantais. Les générations passées, au moins jusqu'au milieu du 18^e siècle, vivaient et travaillaient à Nantes, dans la paroisse Saint Léonard ou à côté, à Chantenay. A la fin du 19^e siècle, certains partiront pour l'Anjou.



Nantes était déjà une grande ville, forte de 80 000 habitants, une ville active ouverte sur la mer, le commerce international. La traite négrière avait fait sa fortune et, au total, au cours du XVIII^e siècle, le port de Nantes avait affrété des navires qui avaient embarqué 450 000 Noirs, soit 42 % de la traite française, Nantes était devenu le premier port de France. Cette richesse, malheureusement, n'avait pas profité à tous.

La paroisse Saint-Léonard, où a vécu une partie de la famille, était l'une des paroisses parmi les plus pauvres

de Nantes. Le quartier était situé à l'intérieur des murs de la vieille ville de Nantes, dans sa partie nord-est. L'église paroissiale Saint Léonard qui donnait son nom à la paroisse sera vendue comme bien national en 1790, et sera ensuite détruite.



Rue Saint-Léonard, paroisse Saint-Léonard à Nantes



Il fallait décharger les bateaux naviguant sur l'Erdre

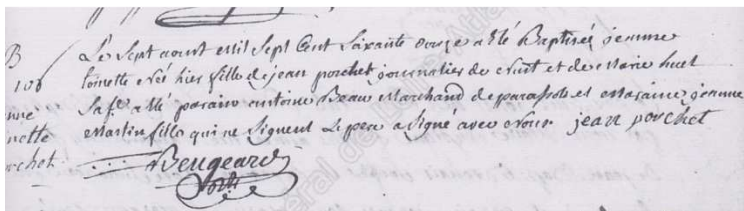
Jean Porchet, au milieu du 18^e siècle, exerça les métiers de journalier et de portefaix, vraisemblablement dans ce quartier où il a déclaré la naissance de ses enfants. Domestique, il se louait à la journée pour effectuer différents travaux et, en complément, c'était un homme de peine qui chargeait ou déchargeait à dos d'homme des matériaux. Le portefaix, « c'était celui qu'on appelait ordinairement crocheteur, et qui gagnait sa vie à porter des fardeaux avec ses crochets sur ses épaules ».

Dans les ports le portefaix chargeait et déchargeait les bateaux ; plus tard, il deviendra docker. Les portefaix étaient plus nombreux à Saint-Léonard que dans les autres paroisses de la ville, cela pourrait être dû à la présence, sur le territoire de cette paroisse, du Port Communeau et de son activité demandant de la main d'œuvre pour charger et décharger les bateaux naviguant et faisant commerce sur l'Erdre, un affluent de la Loire.



Enfin, cette forte présence des portefaix contribue et confirme le caractère presque misérable du niveau de vie des populations de Saint-Léonard, observé à travers les registres de la capitation (impôt sur les personnes sous l'Ancien Régime).

Si Jean était d'un milieu social fort modeste, il savait, en revanche, signer son nom comme en témoignent les actes de baptême de ses enfants.



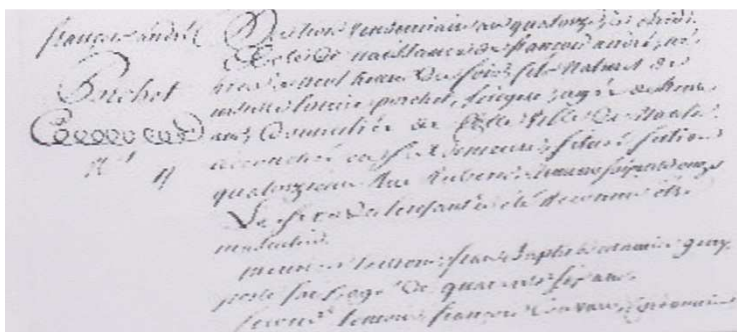
Acte de baptême de Jeanne, Toinette Porchet le 7 août 1771

Avec Marie Huet, son épouse, ils auront six enfants dont Ursule, Louise, née en 1774, qui sera lingère.

Le métier de lingère couvrait, dans les faits, un grand nombre d'activités. Elle pouvait être celle qui vendait de la toile ou du linge, ou l'ouvrière qui « faisait » du linge, qui le taillait, l'ourlait et le dressait. Ce pouvait être aussi une couturière chargée de fabriquer et réparer divers habits et coiffes ainsi que le linge de table et d'église.

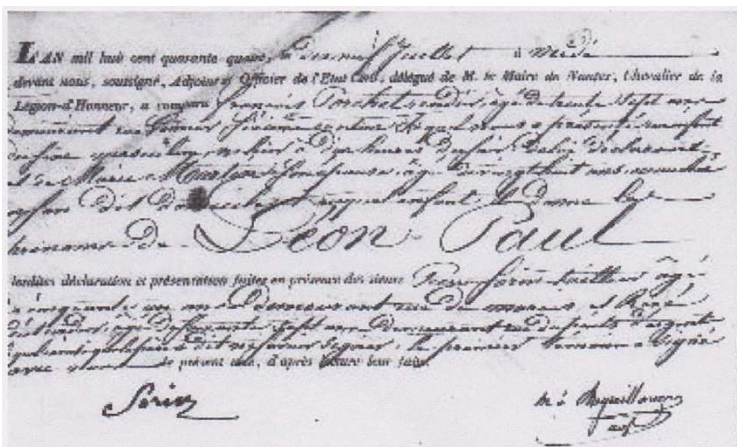
Au XVIII^e siècle, à Nantes, la majorité des femmes qui travaillaient exerçaient de « petits métiers » ou étaient employées comme domestiques. Leur niveau de vie était particulièrement précaire. Ursule ne devait pas échapper à cette condition et côtoyait vraisemblablement les centaines de laveuses, blanchisseuses, journalières qui s'afféraient sur les quelques quatre-vingt-onze « bateaux à laver » présents, en 1813, sur la Loire et sur l'Erdre.

Ursule aura un fils François, André Porchet qui naquit le 2 vendémiaire, An 14 de la République, soit le 24 septembre 1805, elle avait un peu plus de 30 ans.



Acte de naissance de François, André Porchet, en 1805

François sera cordier, il épousera Marie Martin et auront cinq enfants dont Léon, Paul Porchet qui naquit le 18 juillet 1844 à Nantes. Léon était l'arrière-grand-père de Pierre, il sera cordier comme son père, et au moins l'un des frères Pierre, Louis.



Acte de naissance de Léon, Paul Porchet en 1844

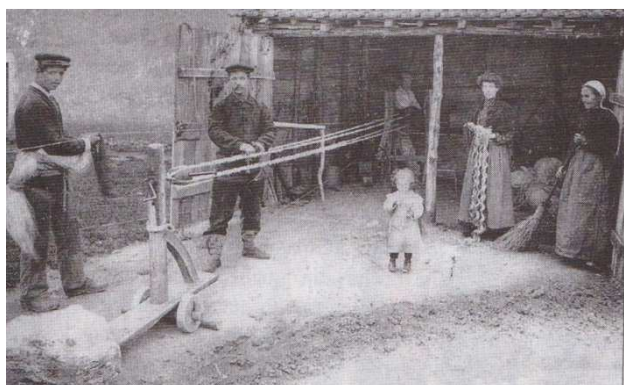
Sur les cinq enfants qu'auront François et Marie, deux naîtront à Candé, dans le Maine-et-Loire, François en 1836 et Marie Louise en 1838. La famille avait-elle déménagé pour raison professionnelle ? On peut le penser car il existe aujourd'hui à Candé une rue de la corderie, preuve de l'existence d'une activité liée au métier de François.

Le cordier était une personne qui fabriquait des cordes et des cordages). Avant que n'apparaissent les manufactures, on trouvait des artisans cordiers dans toutes les régions de la France, avec une prédilection pour les lieux de production du chanvre, matériau le plus employé, et les régions maritimes, Bretagne et Charentes, grandes demandeuses de cordes et de câbles, notamment pour les chantiers navals.

L'ouvrage se divisait en trois étapes distinctes : le peignage de la teille de chanvre, le filage des fibres



Le filage



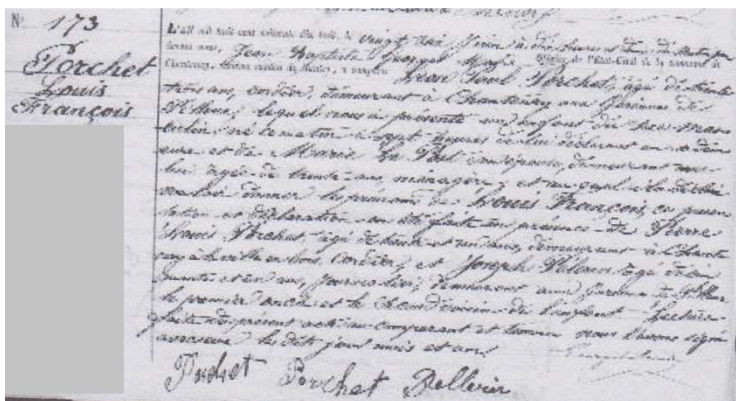
Le commettage

et le commettage des fils de caret, lorsqu'on câblait les fils.

Léon Porchet ne demeurera pas toujours à Nantes. Uni avec Marie Le Post, le couple aura deux enfants qui naîtront à Chantenay-sur-Loire, une commune qui jouxte

Nantes, et qui sera rattachée à cette dernière en 1908, Auguste, Léon né en 1876 et Louis, François né en 1878, et grand-père de Pierre ; un grand-père que Pierre ne connaîtra pas puisqu'il mourra bien jeune, à l'âge de 38 ans, en 1916, à Angers.

Auguste épousera une angevine, Alphonsine Deuve, et s'établira en Anjou.



Acte de naissance de Louis, François Porchet en 1878

Léon était cordier ; il a vraisemblablement profité du développement des activités portuaires et des chantiers navals de la Grenouillère à Chantenay. La famille résidait à Chantenay aux Garennes de Pilleux ; la ville était une ville ouvrière en pleine expansion qui atteignait 10 000 habitants à l'époque.

Il y avait aux portes de Nantes une concentration des classes populaires parmi les plus pauvres de la ville.

Léon Porchet quittera la région et mourra le mercredi 19 janvier 1921, à l'âge de 76 ans, à Angers. A-t-il travaillé à Angers ou aux Ponts-de-Cé, dans des corderies réputées à l'époque ?



Louis, François Porchet ne suivit pas professionnellement les pas de ses parents, oncles et grands-parents. Il devint mineur. Pourquoi ce métier ?

Peut-être parce que les débouchés pour les cordages étaient moindres à la fin du 19^e siècle, et que la concurrence des autres fibres (coton, jute) se faisait beaucoup sentir. L'usage du chanvre se restreignait de plus en plus à la fabrication des gros cordages, et des cordes et ficelles de qualité courante. Par ailleurs, le développement de la navigation à vapeur et des câbles métalliques réduisaient les besoins de la marine, et en conséquence les commandes.

A contrario, le bassin houiller du Pas-de-Calais était en pleine expansion et avait un fort besoin de main d'œuvre. C'est peut-être ce qui décida Louis à partir pour Hersin-Coupigny où il rencontra Berthe Delattre qu'il épousa le 15 juillet 1910. Ils auront trois enfants, Louis (le père de Pierre) né en 1901, Léon né en 1903 et Marguerite née en 1911.

Le père de Berthe, Jean-Baptiste, était cantonnier à Hersin-Coupigny, et donc chargé de l'entretien des routes ; il mourra jeune à 49 ans.

Le père de Jean-Baptiste, l'arrière arrière-grand-père de Pierre, s'appelait Philippe Delattre et était cordier (métier en vogue dans la famille !) à Aix-Noulette où la famille résidait. Né en 1813, il épousa en 1834, autre hasard, une jeune fille qui s'appelait Lefebvre, Adèle de son prénom et qui était journalière. Ils auront cinq enfants et accueilleront un enfant trouvé.

Les archives nous indiquent qu'au recensement de 1851, la commune d'Aix-Noulette comptait 885 habitants, soit 42 habitants de moins qu'au précédent recensement de 1846, un déficit dû en grande partie à une maladie que l'on qualifiait alors de « choléra », mais qui était vraisemblablement une gastro-entérite aigüe due à une salmonelle, qui pouvait être également mortelle.



Au recensement de 1911, Louis travaillait comme houilleur à la fosse 4 de Noeux ; la famille résidait Grande rue à Hersin-Coupigny (voir carte postale).

1854 avait marqué les débuts de l'épopée du charbon à Hersin, cinq puits dépendant de la Compagnie de Nœux-les-Mines étaient exploités dans la commune.

Pendant la Grande Guerre, Hersin-Coupigny, peu éloignée du front, abrita des troupes françaises, mais surtout britanniques et canadiennes. Nombre de familles du Pas-de-Calais avaient été éloignées du front à cette époque, et évacuées vers d'autres régions de France. C'est ce qui explique peut-être le départ de la famille vers Angers où vivait une branche de la famille. Louis François y mourut en 1916. Il laissait trois orphelins âgés de 17, 15 et 5 ans. Nul n'en connaît les raisons, mais Louis ne parlera jamais de ce père à ses enfants.

Un père instruit et cultivé, mais d'une extrême rigueur

Les raisons qui ont amené Berthe Delattre, la mère de Louis, à accoucher de deux de ses enfants en Belgique, Louis à Leval-Trahegnies le 27 juillet 1901 et Léon à Charleroi deux années plus tard ne sont pas connues. Il est vraisemblable que ce doit être pour des raisons professionnelles, les deux villes sont des villes de charbon, mais le doute subsiste.



Louis ne s'entendra pas avec son frère cadet Léon avec lequel il n'entretiendra pas de rapport, et qui sera employé aux services techniques des houillères. Louis avait également une sœur, Margueritte, sa cadette de dix ans, qui épousera un comptable des houillères et s'établira à Sallaumines, une commune qui jouxte Lens.

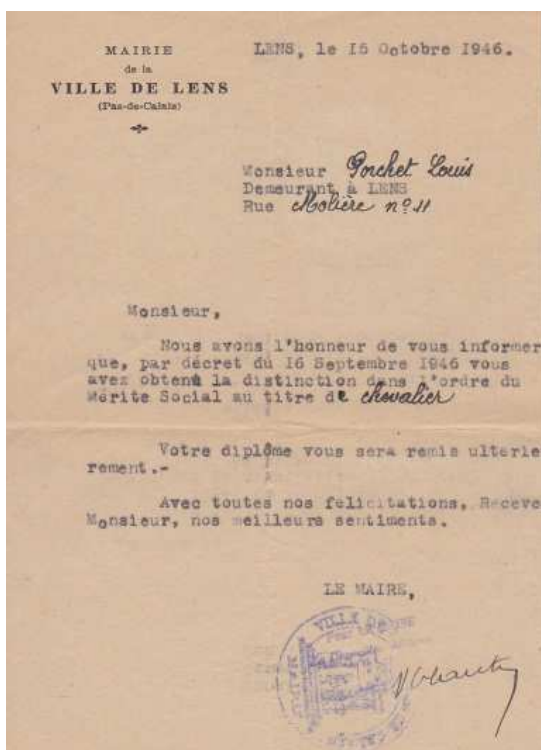
Après la guerre 14-18, ce père avait été appelé pour effectuer son service militaire, d'une durée alors de deux ans, service qu'il allait effectuer partiellement en Allemagne. En effet, les gouvernements belge et français avaient décidé de déployer la troupe dans certaines villes de la Ruhr afin de protester contre les non versements de réparation de guerre que l'Allemagne s'était engagée à payer lors de la signature du traité de Versailles. Sergent à l'issue de son service, responsable des subsistances, il semble qu'il ait été tenté un moment par un rengagement. Cela ne se fera pas, il rendosera l'habit civil et intègrera les services administratifs des houillères, au service des expéditions en tant que pointeur. Contrairement au plus grand nombre, le père, Louis n'était donc pas mineur et n'allait pas au fond. C'était un « col blanc », le premier col blanc de la famille, employé aux écritures aux houillères du bassin du Nord et du Pas-de-Calais, groupe de Lens qui portait le costume ; il était employé aux écritures qualifié échelle 4 en 1946.



Sa carte d'identité en date du 13 novembre 1939 le décrit comme Français, mesurant 1m67, avec un nez rectiligne, des cheveux châtain, des yeux verts, un teint clair et une forme générale du visage ovale.



Reconnu pour la qualité de son travail, il obtenait la distinction de chevalier dans l'ordre du Mérite Social, par décret du 16 septembre 1946. Son supérieur, un ingénieur des mines, confiera après son décès, en 1955, que « *Louis était reconnu pour son intelligence, son sérieux, son application mais aurait gagné à être plus ouvert* ».



C'est que l'homme n'était guère facile. Autodidacte, il avait néanmoins suivi les cours de l'enseignement primaire supérieur et réussi les examens du Brevet élémentaire. C'était un intellectuel qui détonnait un peu dans cet univers ouvrier, peu ouvert au débat d'idées, à la littérature ou à l'histoire. Des domaines qui passionnaient Louis qui possédait, par exemple, l'œuvre complète d'Anatole France, et se passionnait pour l'histoire de France. Ce père qui, le repas du soir terminé, écoutait les informations à la radio puis se consacrait à la lecture, et

qu'il ne fallait surtout pas déranger. Celui que sa femme surnommait « le ministre » possédait une grande culture et était très exigeant avec les études de ses enfants et leurs résultats.

L'objectif affiché pour les enfants était simple : il fallait être dans les cinq premiers de la classe. Beau challenge qui réclamait un investissement important et une mobilisation de tous les enfants. L'annonce des notes obtenues en classe pouvait être un moment redouté en fonction des notes obtenues. Il n'hésitait pas alors à apporter ses commentaires aux sujets traités en classe, des commentaires en histoire qui pouvaient durer une heure et que les enfants devaient écouter religieusement. Issu d'un milieu modeste, il voulait que ses enfants s'élèvent dans l'échelle sociale. Curieux intellectuellement, éclectique dans ses goûts, tous les sujets pouvaient être abordés mais, il ne supportait néanmoins pas toujours la contradiction et si l'on avait des arguments contraires, il valait mieux bien les fourbir.

A plusieurs reprises, Louis avait exprimé son regret de ne pas être entré au Séminaire ; propos provocateur pour regretter publiquement d'avoir à gérer sept enfants parfois trop « vivants » ou regret sincère ? S'il ne fréquentait pas l'église, ayant en horreur les bigoteries, il était néanmoins très ami avec le curé de la paroisse, Jules, qui régulièrement venait à la maison converser devant un verre de vin. Il arrivait même, qu'en panne d'inspiration, Jules vienne demander à Louis sa contribution et son inspiration pour construire le sermon de la prochaine messe dominicale à l'église saint Théodore, à quelques pas de la maison.



Empreint de rigueur, il imposait à la famille d'écouter les prêches prononcés à la radio par le révérend père Carré, un dominicain et grand prédicateur de l'époque, à l'occasion du Carême.

Le bricoleur ne sommeillait pas en lui, le manuel qu'il n'était pas pestait avant, pendant et après avoir eu un marteau et des clous en mains, si bien que, parfois, c'est son épouse qui s'improvisera artisan.

Timide, introverti, peu expansif et avare en émotions, c'était un homme qui ne se livrait pas. Il embrasait ses enfants une fois dans l'année, le matin du 1er janvier, lorsque ces derniers venaient présenter leurs vœux à l'occasion de la nouvelle année. La distance entre le père et ses enfants était importante. Il leur apportait avec une éducation extrêmement sévère qui n'excluait pas les

châtiments corporels, savoir, rigueur, droiture mais, incapable de donner de l'amour, il inspirait beaucoup de crainte à ses enfants. Du fait de son isolement, les relations de voisinage étaient peu développées, Louis n'allant que difficilement vers les autres. Dans le coron, on ne l'appelait pas par son prénom, mais M. Porchet ; « Louis » était réservé au seul ami connu, M. Debarge, un collègue de bureau.



Houillères du Bassin du Nord et du Pas-de-Calais
Groupe de LENS-LIÉVIN

Lens **MÉDAILLES DU TRAVAIL**

M *Porchet Louis*
né le *27 7 09* à *Leval-Loos*
demeurant à *Lens*
rue *Molière* n° *71*

Centre de paiement :
Promu argent le *14-7-52*
Promu vermeil le _____

La présente carte est indispensable pour percevoir le dividende attribué à la médaille du travail. Le cachet apposé par le Service Intéressé indique que le dividende a été payé.
La Direction du Groupe LENS-LIÉVIN décline toute responsabilité dans le cas où, par suite de la perte de la carte, le dividende aurait été touché par une autre personne.

3/120 - 15 19132

Il faudra tout l'amour d'une mère

Il faudra tout l'amour de la mère pour donner du cœur à la maison et apporter un équilibre affectif à tous ces enfants.

Alfreda, que ses petits-enfants baptiseront « Mamanda » était fille de mineur ; la famille Lefebvre était, comme beaucoup de porteurs de ce nom, originaire du Nord. Les archives nous informent que la famille était présente au début du 18^e siècle dans la région, à quelques kilomètres de Lens, à Lorgies. Attachée à sa terre, elle n'avait pas bougé.

Que les hommes ou les femmes aient pour nom, du côté paternel, Lefebvre, Deleplancque, Appourcheaux, Boulant, Lecocq, Bouquet, Dodaine ou du côté maternel Carré, Bailleul, Lemaire, Herreng, Barbry, Bourse, ils résidaient tous dans le Pas-de-Calais, dans un rayon de quelques kilomètres, à Lorgies, Illies, Cuinchy, Neuve Chapelle ou Fournes-en-Weppes.

Les hommes y exerçaient les professions de fermier (censier), cultivateur, laboureur, journalier, ou tisserand.

Jean Lefebvre, né en 1650, est le parent le plus éloigné identifié à ce jour.

Les Lefebvre étaient des hommes et des femmes de la terre, ils étaient cultivateurs, ce qui signifie qu'ils travaillaient les champs qu'ils possédaient ou qu'ils louaient, sans précision supplémentaire sur la nature de l'exploitation. La famille a vécu de ce métier jusqu'au tournant du XX^e siècle. Il semblerait qu'à cette date les ressources soient devenues insuffisantes pour nourrir tous les enfants d'Aimé, François Lefebvre et d'Honorine

Deleplancque, les grands-parents d'Alfreda. L'un d'entre eux sera ouvrier agricole, Henri, le père d'Alfreda sera mineur, un autre s'engagera dans les troupes coloniales,

A l'époque, la Troisième république menait une politique d'expansion coloniale, et la France représentait le deuxième empire colonial derrière l'Angleterre. A la fin des années 1890, la France, pressée par les lobbies réunionnais et les lobbies d'affaire commença la conquête de Madagascar qu'elle imaginait sans problème particulier.

Les hostilités débutèrent le 12 décembre 1894. Le corps expéditionnaire arriva en février. Les forces françaises commandées par le général Duchesne étaient importantes, 15 000 hommes, 7 000 convoyeurs chargés de 7 000 mulets. Cependant, cette expédition disposait d'un grand manque de moyens sanitaires et 5 756 soldats moururent de maladies (malaria et dysenterie) contre 19 qui furent tués au combat. Côté malgache, il n'y eut presque aucune résistance et les troupes mal équipées battirent en retraite ou abandonnèrent au premier coup de feu. Après cinq mois le général Duchesne et une colonne de 3 000 hommes parvinrent à la capitale de l'île. Le 1er octobre 1895 le général fit son entrée dans la capitale et présenta à la reine Ranaivalona un nouveau traité faisant cette fois de Madagascar un protectorat français officiel.

Charles, le cadet de 4 ans d'Henri, souscrivit un engagement volontaire de 3 ans au titre du 1er puis du 5^e régiment d'infanterie de marine, stationné à Cherbourg en avril 1894. Il fera la campagne de Madagascar, en reviendra décoré et malade. En convalescence, maintenu dans ses foyers le 14 mars 1897, il sera ajourné des

périodes d'exercices de 1901 à 1906, pour être finalement réformé en 1908 pour hypertrophie du foie et de la rate.



Revenons à notre campagne française. A quoi pouvait ressembler la vie dans un bourg comme Lorgies au milieu du XIX^e siècle ? Le recensement de 1861, sous le Second Empire, est riche en informations.

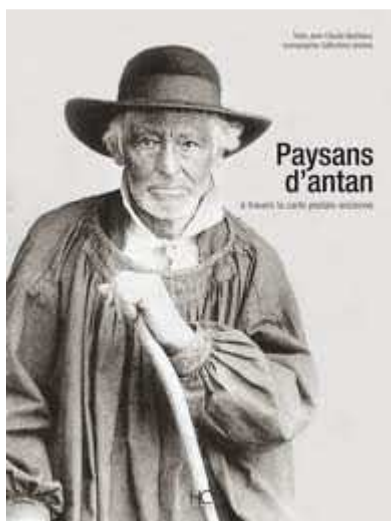
Lorgies comptait 1489 habitants, catholiques pour 1487 d'entre eux, il y avait 2 protestants. Le bourg comptait 317 maisons, dont 190 avaient un toit de chaume. La répartition de la population était équilibrée et se répartissait comme suit :

- 352 enfants de 0 à 10 ans,
- 312 jeunes de 11 à 20 ans,
- 645 adultes de 21 à 60 ans,

- 116 adultes de 61 à 70 ans,
- 64 personnes âgées de plus de 70 ans, la personne la plus âgée étant âgée de 91 ans.

Dans le décompte fait à l'époque, il n'y avait pas d'aliéné, pas d'idiot ou de crétin au sein de la population, mais 24 infirmes suite à un accident, une maladie ou la vieillesse. 18 enfants trouvés étaient à la charge de l'hospice et 14 mendiants vivaient dans la commune.

Lorgies vivait de deux activités majeures qui étaient l'agriculture qui faisait vivre environ la moitié du bourg et l'industrie textile (lin et chanvre) qui en faisait vivre un peu plus du tiers.



Venaient ensuite les menuisiers et charpentiers au nombre de 21, les maçons, les scieurs en long et les aubergistes au nombre de 16 !

Un tailleur et un marchand de toiles et de cotonnade, deux cordonniers, un meunier, un boulanger, quatre maréchaux-ferrants, deux épiciers, deux marchands de beurre, œufs, lait, fromages, fruits et légumes, un marchand de tabac étaient recensés dans la commune. Ce descriptif nous permet d'avoir une approche de la vie quotidienne très simple de l'époque.

Deux ouvriers communaux étaient chargés de l'entretien des routes. Supplétif de la maréchaussée, un garde champêtre assermenté veillait au respect des propriétés ainsi qu'au maintien de l'ordre. Un prêtre était en charge de la paroisse.

Il n'y avait pas de médecin, ce qui était fréquent dans les campagnes d'alors qui regardaient souvent avec méfiance ce monsieur bien habillé, bien savant qui prescrivait des remèdes bizarres et coûteux. D'ailleurs on ne l'appelait que lorsque l'on avait épuisé les remèdes familiaux, et souvent trop tard, ce qui laissait peu de champ à l'homme de l'art pour exercer son talent.

La loi Guizot de 1833 exigeait que chaque commune ou groupe de communes proches crée et entretienne au moins une école primaire. A Lorgies, seul un instituteur enseignait aux trois cents enfants en âge d'aller à l'école les rudiments de l'instruction élémentaire ; il est évident que tous les garçons n'usaient pas leurs fonds de culottes sur les bancs de l'école. Les filles devront attendre 1867 pour qu'une loi exige que chaque commune de 500 habitants ou plus ait une école de filles. De ce fait, on ne lisait pas ou très peu, lors des veillées d'hiver, dans les campagnes.

Henri, que l'on appelait Papa Henri, le grand-père de Pierre, avait débuté « au fond » à l'âge de 13 ans ; il cessera l'activité en 1931, à l'âge plus que respectable de 63 ans. Il coulera par la suite une retraite paisible dans une petite maison de plein pied avec un grand jardin, chemin Mano, près de la « Cité des fleurs ». Il s'éteindra en 1957, à l'âge de 90 ans, dans son sommeil, à l'heure de la sieste. C'était l'un des plus vieux retraités mineurs. Il avait débuté à la fosse 7, et devait à l'époque effectuer 5 kilomètres à pied pour gagner le lieu de son travail.



Il a été un enfant de la mine, ceux que l'on appelait les galibots. Au fond, le galibot était occupé à l'évacuation du charbon, à ramener aux mineurs des bois de soutènement et divers matériels, et surtout, à pousser des berlines. Il apprendra le métier de mineur sur le tas en devenant successivement, hercheur, aide moulineur et enfin mineur à l'abattage, pour terminer porion (contremaitre). Ce ne fut qu'après la Première Guerre mondiale que l'embauche se fit à 14 ans et le travail de nuit autorisé à partir de 18 ans.

Appelé pour effectuer son service militaire, avec la classe 1888, recrutement de Béthune, Henri sera déclaré apte mais versé dans la 2^e partie de la liste de recrutement et dispensé de service au titre de l'article 17, loi du 27 juillet 1872, car il avait un frère au service, Jules son aîné de 2 ans.

Son livret militaire nous indique qu'il a néanmoins effectué des périodes d'exercice au 73^e Régiment d'infanterie de Béthune en 1889, au 273^e RI (régiment de réserve) en 1895, dans la territoriale en 1898 et en 1905.

Henri « *sait lire et écrire, ne sait pas nager, mais a une bonne aptitude à la marche. Il a été vacciné avec succès* ». Rappelé à l'activité par suite de l'évacuation de la région du Nord en date du 2 septembre 1914, il rejoignit son régiment le 11 septembre et fut renvoyé dans ses foyers le 12 novembre 1914, il avait 46 ans et un fils qui bientôt allait revêtir l'uniforme.



Les mineurs exploitaient le charbon dans les profondeurs de la terre, parfois à 1200 mètres, dans le noir, la chaleur ou le froid selon les galeries, parfois dans l'humidité. Les risques encourus étaient nombreux. Si les lampes les prévenaient d'une présence gazeuse, si un ruissellement pouvait leur faire craindre une inondation, il leur fallait alors courir pour remonter par les échelles accrochées aux parois du puits de descente. Un autre moyen d'alerte était le bois de sapin qui servait au soutènement des galeries car il craquait et ainsi les mineurs étaient prévenus d'un possible éboulement. Tout comme la fuite des souris, parfois nourries de miettes de pain, pouvait les prévenir d'un danger imminent. Et si la galerie venait à

s'effondrer le casque qu'ils portaient, la barrette en cuir bouilli, leur offrait une protection bien illusoire.



Les conditions d'abattage du charbon dans certains boyaux où les veines de charbon n'atteignaient pas un mètre étaient épuisantes, « à peine plus haut que la longueur de son "pic" disait-on ». On abattait le charbon en position quasi allongée et poussait celui-ci vers l'arrière avec une planche liée sous les pieds !



Le mineur retirait sa lampe à la lampisterie, en y laissant sa taillette, précieuse et indispensable, cette pièce de métal portait le matricule du mineur et permettait en permanence de connaître les présents dans la mine. La lampe du mineur en plus d'éclairer, permettait de déceler le grisou, ce gaz si dangereux et mortel : en effet la présence du gaz, donc la raréfaction de l'oxygène faisait baisser la flamme.



Sur la table de la cuisine, le mineur prenait avec lui la mallette (petit sac de toile de drap fermé par un lacet) qui était prête, avec à l'intérieur, son briquet (casse-croûte fait de grandes tartines) qui changeait de nom s'il en restait en rentrant de la fosse, et s'appelait alors « pain d'alouette » Ce bon pain d'alouette qui faisait le régal des enfants, à l'heure du goûter, quand ceux-ci ne se disputaient pas pour l'avoir. Le briquet, de pain beurré était aussi souvent tartiné de saindoux salé et poivré et quelques fois accompagné d'une pomme. Les tartines étaient grandes car à l'époque on faisait des pains de trois livres, à cause des grandes familles

N° 1400 Série 2

Empreintes digitales,
(A défaut de photographie)

PRÉFECTURE DU PAS-DE-CALAIS

CARTE D'IDENTITÉ

Nom : *Lefebvre*
Prénoms : *Henri*

Né le *7-6-1868*
à *Sourmes*
Département d' du *Nord*
Domicile : *Sourmes*
Chemin Hanot



SIGNALEMENT

Taille : *1 m 65* Sex : *Homme*
Cheveux : *bruns* Marque générale du visage :
Montagne : *id.* *ordinaire*
Yeux : *châtain* Teint : *ordinaire*
Signes particuliers :

Signature du titulaire
Lefebvre

A *Sourmes* le *2 DEC 1939* 19
Par délégation du Préfet,
Le (1) *Commissaire de Police*
Caumont

(1) Maire ou Commissaire de police.

12 LIVRET D'OUVRIER

DÉPARTEMENT *Pas-de-Calais* MAIRIE *Sourmes*
ARRONDISSEMENT *Arras*

SÉRIE - N°

PROFESSEUR : *Mmeur* le *29/10* 19 *39*

SIGNALEMENT :

Age *73* ans
Taille *1 m 65*
Cheveux *bruns*
Sourcil *normal*
Front *large*
Yeux *verts*
Nas *droit*
Bouche *large*
Barbe *peu*
Menton *large*
Visage *large*
Teint *clair*
Signes particuliers :

Nom *Lefebvre*
Henri Jules Joseph
Sourmes
Né à *Sourmes*
département *Nord*
demeurant à *Sourmes*
rue *de la Gare*
n° *13*

ayant justifié de son identité
et de sa position a obtenu le
présent livret, contenant onze

14 LIVRET D'OUVRIER

Premier feuillet.

feuilleta cotés et parafés par premier et dernier sur (1)
Livret militaires

à la charge par *lui* de se conformer aux lois
et règlements concernant les ouvriers.
Le porteur (2) *est* occupé en qualité d'ouvrier (3).
Lefebvre Henri
Signature de l'ouvrier

Le Maire,
M. Brey

(1) Indiquer, s'il y a lieu, les pièces produites.
(2) Est ou a été.
(3) Attaché à un établissement, chez le sieur....., demeurant R.D. ou travaillant pour plusieurs patrons.



« Papa Henry » souffrait énormément à la fin de sa vie de rhumatismes liés à son activité professionnelle passée mais la maladie du mineur, la silicose, ne l'avait pas atteint.



N° 1242 Série 2 Empreintes digitales,
(à défaut de photographie)

PRÉFECTURE DU PAS-DE-CALAIS

CARTE D'IDENTITÉ

Nom : Carré Marie Femme Sefèvre
Prénoms : Marie Louise

Né le 4 Janvier 1879
à Neuve Chapelle
Département du Pas de Calais

Municipalité : Lens
N° 12 Rue Maillot n° 12

SIGNALEMENT

Taille : 1.60 Sexe : masculin
Cheveux : châtains grisonnant Forme générale du visage :
Moustache : rien
Yeux : gris Teint : coloré
Signes particuliers : aucun

Signature du titulaire
[Signature]

A Lens le 13 decembre 19 29

Par délégation du Préfet,
Le Commissaire de l'ordre
[Signature]

(1) Maire ou Commissaire de police.

Il avait épousé en 1895 Marie Louise Carré, « Maman Louise », quatre enfants étaient nés de cette union : trois filles, Martha, Julienne, Alfreda et un garçon, Henri qui mourra sur le front, en 1918, à l'âge de 19 ans.

Henri avait rejoint le 4^e régiment de cuirassiers « à pied » l'année précédente et, avec ses camarades, avait été affecté sur le front, dans le secteur de Lassigny à quelques kilomètres au nord de Compiègne. Au nord-est du département de l'Oise, cette position était ardemment convoitée par les armées allemandes et françaises en raison de la disposition de ces collines offrant une position stratégique de choix pour contrôler le sud du plateau picard. De 1914 à 1917, puis de nouveau à partir du printemps 1918, ce secteur était en plein dans la tourmente des combats.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

MINISTÈRE
DES PENSIONS, DES PRIMES
ET
DES ALLOCATIONS DE GUERRE.

BUREAU
DU DÉPARTEMENT CIVIL
2, Rue de Valenciennes

Paris, le 21 DEC 1921 192

SUND. 1

K A-4351

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que, par courrier de ce jour, je transmets le dossier du soldat LEPESVRE Henri, Charles, Louis, au 4^e Régiment de Cuirassiers, à M. le Procureur Général près la Cour d'Appel de DOUAI en priant ce Haut Magistrat de provoquer un jugement déclaratif de décès.

Dès que la décision de l'Autorité judiciaire sera connue, je ne manquerai pas de vous la communiquer.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Pour le Ministre des Pensions
Pour le Secrétaire Général
POUR LE MINISTRE DES PENSIONS

N° 644. - 313 304 1001

Monsieur LEPESVRE Henri
Cité de la Gare à
AUCHEL (Pas de Calais)





Le 9 juin, une nouvelle offensive allemande fut déclenchée pour réduire le saillant de Compiègne qui fragilisait l'avancée allemande au Chemin des Dames lancée le 27 mai. Elle devait enfoncer, avec 13 divisions, les lignes françaises entre Montdidier et Noyon pour se diriger vers Compiègne. Dans le secteur de Lassigny, elle allait se heurter à la résistance des cuirassiers à pied. Il faudra un bombardement d'une violence inouïe, par obus de tous calibres, explosifs et toxiques, sur les lignes, les batteries, les arrières et 14 assauts allemands pour venir à bout de la résistance héroïque des soldats français.

La première position française fut contrainte de se retirer derrière la deuxième position prise par les Allemands, puis quitter ce secteur, après de violents bombardements et l'attaque des tanks allemands. La ligne de front se fixait provisoirement à dix kilomètres au nord de Compiègne.

Le bilan des pertes de la journée du 9 juin 1918 était effroyable pour le régiment, il se chiffrait à 39 officiers et 1217 hommes tués, blessés ou disparus.



Le cuirassier Henri Lefebvre était au nombre des disparus, son corps ne fut jamais retrouvé. Son portrait en uniforme de poilu, dont les couleurs passeront avec le temps, sera toujours présent dans la salle à manger de la maison.

Mamanda était ce que l'on appelle dans le Nord un « franc diable » que rien ne semblait devoir effrayer. Née à Lens le 21 mai 1903, jeune fille, elle n'hésitait pas ainsi à ravitailler en tabac et produits divers les soldats français en poste dans les tranchées qui traversaient la ville de Lens en 14-18.

Au début du 20^e siècle, la mine avait un fort besoin en main d'œuvre, et tant qu'elles étaient jeunes, à partir de l'âge de 12 ans, et jusqu'au mariage, la plupart des jeunes

filles travaillaient en surface, affectées au tri du charbon, à séparer les gaillettes (morceaux de charbon de grande dimension) des pierres qui défilaient sur un tapis roulant. Elles veillaient à ce que les gaillettes ne se cassent pas, balayaient la poussière sous les tapis roulants, et portaient des paniers pouvant peser jusqu'à 50 kg. Elles étaient souvent méprisées et rudoyées par les surveillants. Certains de ces surveillants allaient jusqu'à ramener un caillou qu'ils avaient trouvé dans leur charbon pour mettre les trieuses à l'amende qui pouvait s'élever à 1 franc, ce qui à l'époque représentait une journée de nourriture. Ce tri était fait à l'origine avec une grande pelle et des paniers en osiers, puis ensuite sur des tapis roulants. C'était un travail dur, demandant beaucoup de résistance. Pourtant les femmes s'affairaient par tous les temps, chaussées de sabots et coiffées d'un fichu pour se protéger de la poussière de charbon. Alfreda fut l'une de ces ouvrières jusqu'à son mariage.



Elle épousa à 17 ans, en première noce, Joseph Devost, menuisier, avec qui elle eut deux garçons, Henri Joseph qui mourra à l'âge de 3 ans et Joseph Henri qui naquit en 1925 et qui sera le demi-frère de Pierre.

Le père mourra en 1925 de la tuberculose. Alfreda avait 22 ans, elle était veuve sans revenus avec un enfant. Pour subsister, elle parvint à s'employer comme serveuse dans un café du centre-ville de Lens. C'est là que Louis fera sa rencontre pour ensuite l'épouser.



Ce fut le mariage de la carpe et du lapin, le mariage entre deux personnes tellement dissemblables qu'aujourd'hui encore cette énigme n'est pas résolue dans la famille. Alfreda était une femme au caractère bien trempé mais

avec un cœur énorme qui ne s'exprimait qu'en « ch'ti », même si elle lisait tous les jours « sin journal », *La Voix du Nord*. Elle aura toute sa vie son franc parlé, et veillera à la bonne tenue de la maison en protégeant ses enfants des excès du père. Dotée d'un fort esprit pratique, endurcie par l'expérience de la Première Guerre, elle saura maintes fois solutionner des problèmes domestiques totalement étrangers pour le père.



Table des chapitres

Lens, en pays minier,	p. 9
Des origines modestes du côté paternel,	p. 15
Un père instruit et cultivé, mais d'une extrême rigueur,	p. 27
Il faudra tout l'amour d'une mère,	p. 35
11 rue Molière,	p. 55
« Souv'nirs d'enfance »,	p. 67
La guerre,	p. 77
A l'école Paul Bert et en apprentissage,	p. 97
Une période de tension,	p. 105
Souvenirs d'adolescence,	p. 111
La rupture,	p. 119
Le choix de l'armée de l'air,	p. 121
Une première mutation au quartier Raymond à Metz,	p. 129
Le sergent Pierre Porchet rencontre Jeanine,	p. 137
Ce sera Friedrichshafen, au bord du lac de Constance,	p. 145
Affectation à « Moselle control »,	p. 157
Station de contrôle aérien tactique de <i>Bouzizi</i> , en Algérie,	p. 163
Retour à « Moselle Control », escale à Drachenbronn avant une nouvelle affectation à Metz,	p. 175
Trois années extraordinaires au « 2/33 Savoie »,	p. 185
Une dernière affectation à la FATac,	p. 197
Directeur administratif et cadre de réserve,	p. 207
Que sont les frères et sœur devenus ?	p. 219